

Etrennes de Russie

de **Christelle Ravey**

Roman nominé Prix Chronos de littérature 2010

Prix Vaugelas 2011

Résumé

La jeune Célia part à La Tranche-sur-Mer pour y garder une grand-mère, le temps d'un été. Elle se trouve mêlée malgré elle au passé de la vieille dame et à ses secrets de famille.

La Vendée comme un lieu de vacances. Comme la dernière plage possible pour un soldat revenu du front russe. Comme une villa hantée par le drame qui s'y déroula.

Etrennes de Russie est un roman qui réunit les plus grandes folies des hommes : la jalousie, la guerre, l'art et l'amour.

Informations pratiques

roman paru en mars 2009

genre : littérature française / littérature générale

13 x 19 cm / reliure : dos carré collé

256 p

ISBN : 978-2-35715-003-4

14 € TTC

Extrait : début du roman

La Tranche-sur-Mer, 1928

– Mademoiselle Sidonie ! Mademoiselle Sidonie ! Dépêchez-vous !

La fillette entend, mais ne bronche pas. Immobile dans sa petite robe à rayures bleues, elle regarde par la fenêtre. Oublié, le décor un peu vieillot de la chambre, avec son mobilier morose et son couvre-lit fin de siècle ; oubliée, l'impatience de se rendre à la plage. Sidonie garde les yeux fixés sur la maison d'en face, une maison de vacances construite à même les vagues, tout au bord de la dune. Au premier étage se devine un salon aux meubles cossus, avec des tapisseries sur les sièges et des personnages que l'on voit rarement. Les voilages à demi tirés devraient masquer l'intérieur, mais les hautes fenêtres de la véranda qui donne sur la mer, de l'autre côté du salon, l'éclairent à contre-jour. Grâce à cette lumière traversante, Sidonie a toujours pu observer dans le salon, à

certaines heures de l'après-midi, les ombres qui s'y meuvent. Et si l'on regarde bien, à la tombée du jour, quand la pièce est éteinte, on devine comme des éclats de verre colorés à la surface des flots.

Une femme va et vient devant la fenêtre. Sa démarche est rapide, nerveuse. Par moments, elle passe la main dans ses cheveux longs, comme si elle voulait s'aérer l'esprit ou s'alléger le visage. Sidonie perçoit de la colère et parfois, dans les arrêts brusques, quelque chose qui ressemble à un immense découragement.

Cette femme lui paraît vieille. Pourtant, elle n'a pas trente ans, c'est sûr, et elle pense à la tendresse. Elle pense à des mots qu'elle aimerait entendre. Sidonie la regarde et s'inquiète. La femme semble presque transparente à cause du contre-jour. Une ombre en voie de disparaître. Soudain, la démarche s'accélère à nouveau, plus rapide encore. Il n'y a plus de pause, plus d'arrêt. Quelque chose va éclater, exploser probablement. Le va-et-vient de l'inconnue devient angoissant, ne s'arrête plus, ne s'arrêtera que dans l'éclatement, le mille-morcellement... Sidonie déglutit avec difficulté. Sa respiration à elle aussi devient haute, s'essouffle. Elle veut regarder les fauteuils immobiles, les rideaux qu'un courant d'air fait trembler, la mer au loin qu'elle ne voit pas, qu'elle devine seulement. Mais elle ne voit que cette femme qui lui tourne le dos maintenant, de plus en plus près du balcon qui domine la plage. Un instant, Sidonie pense qu'à force d'avancer, elle va traverser la véranda, enjamber la vitre et marcher vers la mer. Mais brusquement, elle fait volte-face, et, dans un seul cri de son corps excédé, elle arrache de son cou le collier qu'elle portait et le jette à travers la pièce. Le collier vole vers Sidonie, désarticulé, détesté. La fillette ferme les yeux dans un haut-le-cœur irrésistible et recule d'un bond, comme si le projectile risquait de l'atteindre.

Quand elle rouvre les yeux, la femme est immobile, debout au milieu de la pièce, les deux mains portées à sa gorge. Le collier gît sur le plancher du salon. Elle ne le regarde pas. Elle frotte à son cou une marque qu'il n'a pas pu laisser. On dirait qu'elle a mal, que ça la brûle. Sidonie ne voit pas distinctement son visage. Elle semble de plus en plus transparente. Sans ce va-et-vient de ses mains autour de son cou, elle s'effacerait, c'est sûr, Sidonie le sait. Elle s'effacerait parce que rien ne la retient. L'enfant a même l'impression que seul son regard qui l'observe la fait exister. Il faut des mots pour continuer. Et des mots, il n'y en a plus. Rien que le silence, et le bruit des vagues, attirant, effrayant. Fait pour remplir le vide.

– Mademoiselle Sidonie ! Que faites-vous donc ! Faut-il tant de temps pour prendre un chapeau ? Mademoiselle Sidonie !

La voix de la bonne se fait plus pressante. Madame attend dans le chemin et doit bien se demander pourquoi les enfants tardent tant à la rejoindre. Mais Sidonie l'entend à peine, la voix semble venir de très loin et, là-bas, dans le salon de la maison d'en face, un homme vient d'entrer. Il traverse lentement la pièce. Tout en lui paraît posé, mesuré, maîtrisé. Avec le plus grand calme, il avance jusqu'au collier, sans un regard pour sa femme. Il se baisse et le ramasse. Pas un mot, pas un seul geste brusque. La femme ne bouge pas. Ses mains lâchent son cou et retombent comme des plombs le long de son corps, c'est tout. Sidonie devine que l'air est froid, qu'il n'y a aucun son dans cette pièce. Du cinéma muet. Du très bien joué. Du vrai. Et c'est ce qui terrifie l'enfant, témoin par hasard d'une scène aussi inouïe. L'homme tient dans chacune de ses mains une extrémité du collier. Ses gestes sont lents, précis, calculés. Il s'approche de la femme immobile, se place derrière elle, et, très lentement, pose le collier autour de son cou.

L'instant se fige. Quelques secondes froides cessent de s'écouler. Pétrifiée, Sidonie ne parvient toujours pas à bouger. Elle attend que le mouvement reprenne dans la maison face à la mer. Elle attend que les personnages fassent leur salut, mais plus rien n'existe. Dans les films muets, il y a la musique. Ici, il n'y a plus rien qu'une image et ce collier à contre-jour qu'elle ne voit presque plus.

– Mademoiselle Sidonie ! crie la bonne d'un ton plus ferme.

L'enfant sursaute comme si la voix la réveillait. En courant, elle quitte la chambre et claque la porte derrière elle.

– Mais enfin, mademoiselle ! Que faisiez-vous ? Madame votre mère doit nous attendre avec impatience !

Sidonie regarde Lucia. Déjà la colère de la bonne a disparu, elle lui tend en souriant sa main toute ridée. Dehors, elles traversent le chemin, suivies d'Alix et Louis, et longent la pinède de la maison d'en face. Comme toutes les autres, cette villa porte un nom : la Bellesauve. Sidonie s'amuse à le déchiffrer à voix haute, puis elle lève la tête vers le premier étage. D'en bas, on ne voit rien. On devine simplement le silence et le froid. On imagine d'effroyables cris du corps. Heureusement, on entend le bruit de la mer toute proche. Sidonie tourne son minois de blondinette vers la vieille bonne.

– Tu as emporté des biscuits ?